

4.5. Pensée déductive et réductrice

4.5. Pensée déductive et réductrice	359
4.5.1 Destinations (déduction)	359
4.5.2 Logique historique	360
4.5.3 La déduction de Hegel comme compréhension des données	361
4.5.4 Destin (réducteur)	363
4.5.5 Lemmatique - raisonnement analytique.....	364
4.5.6 Investissement entre le hasard et la peur de perdre	365
4.5.7 Le concept de hasard dans les théories	368
4.5.8 Liberté et légalité	371
4.5.9 J'aurais pu agir différemment.....	372
4.5.10. Ce chapitre résume.....	374

4.5.1 Destinations (déduction)

Échantillon bibliographique : R. Godel *Une Grèce secrète*, Paris, 1960, 236/239 (Le destin) ; H. Kelsen, *Die Entstehung des Kausalgesetzes aus dem Vergeltungsprinzip*, in : *Erkenntnis* 8 (1939) ; W.B. Kristensen et al, *Antieke en moderne kosmologie*, Arnhem, 1941. Nous nous arrêtons brièvement sur un destin mythologique que nous décrivons dans une logique descriptive.

Dans l'Antiquité, les Égyptiens et les Grecs, par exemple, ont établi une loi cosmique générale ("anankè") concernant le destin et les vicissitudes de la vie. Tout ce qui existe, dès qu'il commence à exister, reçoit un destin sous la forme d'une part ("moira") de force vitale ou de capacité à acquérir le bonheur, ce qui limite la mesure du plaisir. Cette part du bien-être cosmique présente une structure cybernétique (de direction) : "Si un cours orienté vers un but (dans le cadre général de la loi cosmique) est donné et que l'on s'en écarte, il s'ensuit avec nécessité ('anankè') - par exemple par l'intervention des divinités - le rétablissement de l'ordre ou de la loi cosmique violée". Note : Cette structure de direction se retrouve par exemple chez Platon et Aristote retour. Ce dernier (dans *Politica* v : 5) dit que, entre autres choses, les constitutions déviantes ("parekbasis") provoquent une rétroaction ("epanorthosis" ou "rhuthmosis"), c'est-à-dire une restauration.

Godel précise. Les déviations - les violations des limites (qui compromettent la part de bien-être) - se manifestent par un comportement symptomatique : manquer de respect à ses parents, accabler une personne sans défense (orphelin, vieillard, femme, mendiant), etc. Celui qui commet une telle chose montre que son âme souffre d'un comportement honteux ("aischos")

qui lui-même indique une valorisation de soi ("koros"). Cela peut à son tour indiquer une force de malice ("kakodaimon") ou même un esprit mauvais et malicieux ("alastor").

Des situations tentantes. Godel. Si un mortel acquiert un excès de bonheur ("olbos"), par exemple la richesse, la tentation est grande de franchir les limites ("hubris"), psychologiquement par "complaisance". Si un mortel ne connaît "rien d'autre que le malheur", il est alors tenté de se rebeller contre la loi cosmique générale en tant que rebelle. Dans les deux cas, ce franchissement des limites (toujours la moira ou la portion de force vitale !) provoque le rétablissement de l'ordre ("erinus"). Ce dernier est cependant souvent attribué à l'envie ("ftonos") des divinités qui, en agissant ainsi, ne font en réalité, et à y regarder de plus près, que montrer leur soumission à l'"anankè", la nécessité, présente dans la loi cosmique.

L'étendue concrète de la loi cosmique. Les réalités matérielles, les corps célestes, les divinités, les hommes, les animaux, les plantes, c'est-à-dire l'ensemble du cosmos ou de la nature ("fusus"), sont soumis à cette loi sous la forme d'une moira, une part de bonheur.

Note : On peut constater que tous ceux qui croient en une telle loi cosmique la présupposent comme un axiome inébranlable, à partir duquel, au cours de la vie et de l'histoire, des dérivations sont déduites comme autant d'"explications" de ce que le destin montre. On peut bien sûr considérer cela comme une "pensée mythique", mais une chose est sûre : de nombreux non-chrétiens ont, tout au long de l'histoire, associé une sorte d'axiome de justice, à savoir "le mal est légalement, mais mystérieusement, puni".

Ainsi, le fait d'aborder logiquement une mentalité peut grandement la clarifier et la rendre compréhensible : les mentalités posent des axiomes comme "raisons" et en déduisent des "déductions" !

4.5.2 Logique historique

En tant qu'axiome, tout ce qui est a une raison d'être. Cet axiome s'applique-t-il également à l'ordre de ce que l'on appelle les "faits historiques" ? En d'autres termes, les faits historiques sont-ils rationnellement intelligibles ? Argumentons avec J. P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, II, Paris, 1971,55, réfléchissons un instant.

1. Le bon sens. "Il fallait que ça vienne". Ainsi, le sens commun exprime la relation déductive entre des faits - en tant que préliminaires (raisons) - et d'autres faits - en tant que suites (déductions). Modèle. Un certain jour, une grève éclate dans une usine. Pour les personnes extérieures, c'est une surprise totale ! Pour les initiés : "Cela devait arriver".

Logique appliquée.

a. La cartouche s'est montrée inflexible pendant des mois.

b. Les syndicats ne cèdent pas. La tension monte : "ça coupe". Logique : ce qui n'était pas "déductible" pour les personnes extérieures à partir des informations dont elles disposaient était, pour les initiés, "la conclusion logique de toute la situation". C'est ainsi qu'ils l'ont exprimé.

2. *L'historiographie de Thucydide d'Athènes* (-465/-401). Vernant parle de l'œuvre de l'historien grec antique Thucydide (Guerre du Péloponnèse). Il cite M.I. Meyerson : "L'ordre des faits chez Thucydide est logique (...). Le temps chez lui n'est pas chronologique : ce temps est plutôt un temps logique". Vernant cite également J. de Romilly cite J. de Romilly : "Le récit de Thucydide - par exemple d'une bataille - est une théorie".

Note : J. de Romilly veut évidemment dire "logique appliquée" car Thucydide décrit une victoire remportée comme un raisonnement confirmé dans le sens de "Si l'on connaît les circonstances, alors la victoire est déductible comme une sorte de nécessité historique". Ou si les présages (en tant que raisons), alors les suites (en tant que déductions) sont déductibles. Ainsi, le sens commun et la "raison historique" rendent les faits rationnellement transparents.

Note : S'il est un penseur qui donne une place centrale à cette raison historique, c'est bien Hegel: dans tous les faits (phénomènes dans lesquels l'idée ou l'esprit prend forme), la "raison" ("Vernunft") est à l'œuvre. C'est ce qu'on appelle le "logicisme de Hegel". Quelque chose qu'il ne faut pas confondre avec une simple pensée abstraite, indépendante de ce qui se passe. Non : ce qui se passe est logique ! À condition de réunir suffisamment d'informations sur le sujet, ce qui est bien souvent impossible. D'où l'impression superficielle que "tout ce qui se passe est si opaque". D'un point de vue existentiel : parce que nous ne connaissons pas les raisons en l'absence d'informations, ce qui se passe est perçu comme "dénué de sens". Dépourvu de sens", c'est-à-dire que, bien que nous y soyons impliqués, notre implication nous donne l'impression de "ne toucher à rien". Nous ressemblons à un aveugle qui apprend à boxer.

4.5.3 La déduction de Hegel comme compréhension des données

Introduction. Afin d'appréhender correctement le concept de déduction chez Hegel les éléments suivants. Échantillon bibliographique : B. Bourgeois, *Hegel*, in : J.-P. Zarader *Le vocabulaire des philosophes, III (Philosophie moderne (XIXe siècle))* Paris 2002, 4/176 (Concept (Begriff)).

Tout ce qui a existé, existe aujourd'hui et existera toujours, G.F.W. Hegel l'a appelé "Le tout vivant". Les constituants - "éléments" - qu'il appelle "moments" (comprenez : éléments

mobiles en évolution) sont des constituants en développement. En ce sens, Hegel est mobiliste" (penseur du mouvement).

Cet ensemble vivant (le "système" de la réalité) avec ses moments est au cœur de la "compréhension". L'histoire de l'univers nous montre cet "entendement" se déployant dans le tout vivant. En ce sens, Hegel est un penseur logique de bout en bout.

"Saisir" ou plutôt "comprendre" ("begreifen") la réalité, c'est établir cette compréhension qui se déploie et se montre ainsi incommensurable. Hegel est - pour ses contemporains rationalistes du moins - incroyablement friand de l'expérience de ce qui se montre. En ce sens, il est un penseur expérimental.

Déduction. Exemple bibliographique : H. E. van den Bergh van Eysinga, *Hegel* La Haye, s.d., 67w. Herr Krug accuse Hegel comme si, à partir de "principes" abstraits - a-priori, il "déduisait" tout ce qui a existé, existe et existera toujours, de telle sorte que l'existence réelle des choses qui composent collectivement l'univers est nécessaire. Il met donc Hegel au défi à "déduire" de cette manière a-priori, par exemple, l'existence des chats et des chiens ou de son porte-plume .

La réponse de Hegel. En 1802, Hegel publie un texte : Comment l'esprit humain ordinaire conçoit la philosophie, éclairé par les œuvres de Herr Krug.

1. La preuve de l'existence. Il est inutile de "prouver" l'existence de chiens, de chats, d'un porte-plume, par exemple, car pour Hegel cette existence est une évidence ! Cela montre que Hegel comme un penseur de l'expérience.

2. La raison d'être. La réponse de Hegel se décompose en deux étapes.

a. La philosophie subjectiviste-rationaliste comprend la "déduction" de Hegel comme une déduction à partir de principes présents dans l'esprit humain subjectif .comme une déduction à partir de principes présents dans l'esprit humain subjectif. Le rationaliste déduit ainsi la raison d'être non pas des moments donnés de la totalité vivante elle-même, mais des produits de l'esprit humain. Il sépare ainsi le donné et sa raison d'être des raisons aliénées à ce donné, c'est-à-dire des choses - dans - leur - processus universel !

b. La philosophie spéculative de Hegel (qui situe tout dans "l'Entendement") affirme cependant : "déduire quelque chose", c'est montrer qu'il ne peut exister et donc être pensé que comme "un moment" (partie vivante) du "tout vivant". Indiquer la signification et la place de

chaque moment - par exemple un chat, un chien ou un porte-plume - dans le tout vivant, c'est comprendre ce moment. C'est ce que Hegel appelle déduire" !

4.5.4 Destin (réducteur)

Échantillon bibliographique : H.-J. Schoeps *Over de mens (Beschouwingen van de moderne filosofen)*, (*Sur l'homme (Réflexions de philosophes modernes)*), Utr./Ant. 1966, 119/141 (Franz Kafka (La croyance en une position tragique)). Schoeps lui-même juif comme Kafka mais devenu catholique, connaissait personnellement Kafka (1883/1924). Nous présentons brièvement ce qu'il dit au sujet de la critique culturelle de Kafka sur la critique culturelle de Kafka.

Le fait. Kafka a été personnellement - psychologiquement profondément affecté par le fait que notre culture moderne permet aux personnes qui y vivent de devenir une partie impuissante d'une machine englobante dans laquelle l'homme devient de plus en plus "une chose - dans - une - machine". Comme une bobine de fil dans les rouages d'un atelier de tissage moderne.

Le malaise. Un tel destin - Kafka s'intéresse au sort et au destin - s'accompagne d'un profond malaise qui se manifeste par des interrogations sur la raison et le sens d'une telle situation. Question principale : "Quelle est la raison de la pression que notre culture exerce sur nous qui vivons en son sein, et donc du malaise qui en découle ?

Une doctrine talmudique de la fin des temps. Schoeps pense que l'une des idées qui ont impressionné Kafka a impressionné Kafka se trouve dans le Talmud, c'est-à-dire un ensemble d'études (Mishna et Gemara) sur la loi, respectivement les lois de Moïse. Le Talmud a vu le jour entre le IIe et le VIe siècle et a joué un rôle majeur dans le judaïsme. En tant que juif, Kafka le connaissait bien. Or, ces textes contiennent une prophétie de malheur : "À la fin des temps, les visages des hommes ressembleront à des visages de chiens". C'est le signe de la déviation des "lois" que prône le judaïsme. L'ordre mondial de Yahvé s'il est violé, "se venge" sous la forme d'un ordre culturel qui tient plus du désordre que de l'ordre et qui crée donc un malaise. La "raison" que Kafka se trouverait donc dans ce principe de la tradition judaïque.

Kafka pourtant juif à l'origine, était - selon Schoeps - il a perdu la foi. En ce sens, Kafka était moderne". Mais tel qu'il s'est rendu compte que la modernité crée une culture peu recommandable : l'absurde. D'un point de vue purement logique, "absurde" signifie "tout ce qui est absolument absurde". Dans le langage kafkaïen, "absurde" signifie un état d'âme qui ne comprend plus sa propre situation. Kafka - une fois sorti de la tradition biblique, a été confronté au fait d'une culture absurde, mais il s'est posé la question de savoir quelle en était la raison mystérieuse. Il a subi, comme tant de contemporains, un "X", un inconnu, un "X" qui,

cependant, détermine le destin et co-détermine la vie, y compris la vie moderne. Il ne s'agit pas d'un raccourci symbolique innocent comme en mathématiques lorsqu'on emploie le terme "X". Mais un "X" quotidien qui pèse sur la vie.

On le voit avec Kafka, la science du destin le raisonnement réducteur : de la déduction - culture déformée - à la raison, pour celui qui a perdu la foi biblique, un "X". La plupart de ses œuvres mystérieuses se traduisent par des histoires parfois très imaginaires - pensons au Château, par exemple - son destin réducteur.

4.5.5 Lemmatique - raisonnement analytique

L'une des méthodes les plus fructueuses des mathématiques modernes, le principe "analytique", est d'origine ancienne et même platonicienne. on rapporte qu'il fut le premier à fournir des recherches au moyen de l'"analysis" au Thasien Leodamas (*Diogène Laërtius 3 : 4*). "(O. Willmann, *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 48).

Une réduction ("analysis") se heurte à un GV. Elle ne peut progresser que si la GV qui est une inconnue est provisoirement "remplie" par une "supposition" (non sans raison bien sûr) appelée Platon le "lemme" (appelé en logique une préposition, en rhétorique une GV à développer). Le lemme est le nom provisoire du GV (inconnu) : on prétend ainsi que le GV était déjà GG !

Paradigme. Les élèves sont avec Mlle Anita dans la forêt. GG - "Regardez, Mademoiselle, une plume !". GV - Le professeur : "A quel oiseau appartient cette plume ?".

(1) **Lemmas.** Une fille dit : "Du merle noir". Une autre : "Non ! Il n'est pas assez noir pour ça ! C'est d'une grive".

Les noms donnés par les filles ne le sont pas au hasard. (A) Les observations des enfants (B) ainsi que les connaissances dont ils disposent sur les oiseaux (C) se traduisent par des suppositions, c'est-à-dire des lemmes, des modèles provisoires de la GV, l'original.

La GV est une généralisation : comme la partie se rapporte au tout, le panache se rapporte à l'ensemble de l'oiseau. En effet, le panache ne ressemble pas à l'ensemble de l'oiseau, mais il lui est apparenté. La GV est la définition du tout dans lequel le panache s'insère.

Raisonnement par détournement. Puisqu'on ne sait pas que le GV n'est pas GG, on le cherche par les détournements d'un lemme, d'une conjecture ('hypothèse'). En cela le raisonnement lemmatique-analytique ressemble à la preuve par l'absurde, dans laquelle, si le lemme est vrai, l'absurde en découle et donc le lemme est rejetable alors que dans le raisonnement lemmatique-analytique, au contraire, il anticipe le recherché comme un modèle à tester.

(2) **L'analyse.** C'est la vérification des lemmes. Retour en classe. Mademoiselle sort son beau livre d'oiseaux plein d'images en couleurs. Elle montre d'abord le merle noir : "Le panache est trop brun, Mademoiselle !

Note : La méthode comparative ! Le modèle (lemme) est testé par rapport à l'original. Elle montre à la grive : "Ça a l'air beaucoup mieux !". Elle montre aussi à la grive femelle : "Hé ! Ça pourrait venir de l'un d'entre eux aussi !

L'indécidabilité. Les enfants décident que le panache peut appartenir soit à la grive, soit à la femelle du merle. Dans les données, le GV n'est pas univoque. Résultat : indécidabilité ! On sait quel oiseau peut être exclu, mais la question de savoir à quel oiseau appartient le panache reste bloquée sur plus d'une réponse, car chacune des deux réponses peut être défendue.

On voit donc que Platon a introduit un algorithme en deux étapes, d'abord le lemme en tant que LPO préliminaire, puis son analyse, le résultat souhaitable étant la LPO sous la forme d'une réponse non ambiguë.

La méthode analytique. Ce nom est une synecdoque : on dit "analytique" (la partie) mais on veut dire "lemmatique - analytique" (le tout). Basée sur le principe économique-langagier qui dit : "Pourquoi dire avec plus (de mots) ce que l'on peut dire avec moins (de mots)". Tous les tropes, métaphores, métonymies, synecdoques témoignent de cette parcimonie.

4.5.6 Investissement entre le hasard et la peur de perdre

Échantillon bibliographique : A. Gosselin, *.La psychologie de l'investisseur (Entre le hasard et le peur de perdre* in : Le Temps (Genève) 12.11.2001,27). L'auteur, spécialiste de l'investissement, met en évidence deux aspects fondamentaux de l'investissement. Nous nous y attardons car le jeu est central.

Première partie. Les jeux de hasard. Un psychologue d'une université londonienne et la société de courtage Barclays ont élaboré une expérience. L'objectif : déterminer la part de hasard et la part d'habileté dans les transactions boursières des individus. Un expert financier s'est appuyé sur son expérience professionnelle, un astrologue sur les lois de l'astrologie et une fillette de quatre ans sur la méthode du tarling (jeu pur). Les chiffres de la bourse sont en baisse. À la fin de la semaine, la petite Tia n'a perdu que 4,5 % de son capital, l'expert 7 % et l'astrologue 10 %.

La théorie de la coïncidence concernant les transactions boursières semble clairement confirmée. Ceci alors que les boursiers ont une forte tendance à attribuer la fortune à leur propre expertise. Mais les investisseurs nord-américains et européens apprécient peu à peu la théorie des coïncidences. En ce sens, le professeur Burton Malkiel affirme, dans *A Random Walk Down Wallstreet*, que les résultats à court terme du marché boursier dans son ensemble ou de n'importe quel titre sont imprévisibles. La seule chose qui est certaine, c'est qu'à très long terme (10 ou 20 ans), le marché boursier dans son ensemble a de fortes chances d'augmenter.

Une expérience. Le Wall Street Journal a mis en place un concours en 1978. Chaque mois, des investisseurs professionnels étaient invités à choisir un titre dont le rendement sur six mois était calculé. Celle-ci était ensuite comparée à celle de quatre titres sélectionnés par un lancer de fléchettes sur les pages présentant les cotations boursières du quotidien. Après 10 ans (en 1988) de "concours de fléchettes" (démonstration de force via un disque à picorer), il s'est avéré que les investisseurs professionnels ont gagné 61 des 100 matchs initiaux.

Indice. Ce résultat semble contredire la théorie du hasard. Plusieurs équipes universitaires le nient en invoquant des déviations dans la compétition.

(a) Les titres choisis par les investisseurs professionnels bénéficient d'un effet d'annonce non négligeable puisqu'ils augmentent fortement dès le premier jour de parution du quotidien.

(b) Les éditeurs du Wall Street Journal ne calculent pas le bénéfice des actions en dividendes (parts de bénéfices) mais seulement en plus-values. Eh bien, les titres choisis au hasard ont un rendement en dividendes de 2,3 %, alors que ceux des investisseurs professionnels ont un rendement en dividendes de 1,2 %. Ce qui fait une différence remarquable quand on prend un rendement composé comme norme.

La théorie du hasard semble être la bonne. Au moins dans une certaine mesure, comme l'affirme le prof. (en ce qui concerne les très longs termes, un résultat non fortuit très probable semble être un fait) :

Note : L'un des deux lauréats du prix Nobel d'économie, Robert Eagle, professeur à l'université de New York, a été récompensé pour sa contribution à l'incalculabilité des séries temporelles statiques qui prévalait jusqu'à présent. Grâce aux travaux d'Eagle, on peut mieux comprendre les opérations boursières et les rendre prévisibles. (F. Lelièvre, Les Prix Nobel ordonnent le chaos des statistiques, in Le Temps (Genève) 09.10.2003, 21).

Partie 2 : "Il ne peut pas supporter sa perte". Cette phrase de bon sens permet de résumer ce qui suit. L'auteur affirme que "l'un des moyens de réussir dans l'investissement consiste à contrôler la réaction de l'esprit face à l'échec". Il explique.

(a) Les psychologues mesurent - à l'aide d'une méthode opérationnelle et donc d'un équipement - les réactions d'humeur. Ils découvrent qu'après un pari infructueux, la réaction de l'humeur est au moins deux fois plus intense que la satisfaction ressentie après un gain. En bref : trouver un billet de 100 euros dans la rue procure de la satisfaction, mais perdre le même billet est émotionnellement beaucoup plus grave.

(b) Les psychologues appellent ce phénomène "aversion aux pertes". Conséquence : les investisseurs veulent courir des risques assez élevés pour effacer une perte. Cette attitude a causé des pertes énormes à des millions d'investisseurs.

Shefrin et Statman, chercheurs en comportement financier, ont constaté que les investisseurs ont tendance à vendre leurs titres rentables beaucoup trop tôt et à garder les titres déficitaires beaucoup trop longtemps : "Ils ne veulent pas avoir su qu'un titre était en fait un mauvais choix". Résultat : une performance médiocre de leurs titres ("portefeuille").

T. Odean, également chercheur en comportement financier, a même mesuré le phénomène sur le terrain : il a vérifié les comptes de 163 000 clients - pour la plupart des investisseurs indépendants - d'une société de courtage à escompte américaine. Il a constaté qu'un titre qui rapportait 70 % de bénéfices avait plus de chances d'être vendu qu'un titre déficitaire ! En résumé : (a) les investisseurs caressent l'espoir qu'un titre déficitaire reviendra au niveau auquel ils l'ont acheté ; (b) les investisseurs n'accordent pas assez de temps aux titres rentables.

Gosselin cite Françoise Giroud, écrivain et journaliste, pour consoler ceux qui ont du mal à assumer une perte : "Ce qui est fascinant avec l'argent de la bourse, c'est que, si on le perd - par exemple quand la bourse baisse - il se transforme en rien : il va dans dans la poche de personne". A cela s'ajoute le stellaire.

Note : Si l'on tient compte du fait que les transactions boursières représentent une part non négligeable de l'ensemble du monde financier et économique, et que l'on tient également compte du fait qu'elles sont (dans une large mesure) régies par le hasard (du moins selon la théorie du hasard esquissée plus haut) et par les réactions de l'esprit (si elles sont rentables, alors il vaut mieux laisser tomber ; si elles sont déficitaires, alors il vaut mieux s'accrocher), alors ce double fait donne matière à réflexion ! Ne serait-ce que parce que les sommes "échangées" sur les places boursières sont, trop souvent, des richesses gagnées par les travailleurs. Une question morale se pose.

Note : En ce qui concerne la théorie du hasard, voici ce que l'on peut dire. La question 'ontologique' se pose : "Quel droit se produit, chaque fois que quelqu'un achète un titre ?". Certes, le profit est le motif. Mais objectivement, il y a toujours une raison qui décide que le choix "cause" soit un profit, soit une perte, soit un équilibre entre les deux. Il s'agit d'un processus causal qui a un antécédent, les raisons, et une suite, les résultats. N'est-il pas vrai que le choix de l'investisseur se situe dans son parcours personnel et qu'en choisissant un titre son parcours rencontre le parcours du titre (c'est-à-dire ce que représente le titre, le propriétaire et son parcours économique) et devient donc immédiatement soumis à ce qui pèse sur ce second parcours en matière de destins ? Mais en tant qu'investisseur, qui sait "ce qui pèse sur le titre et son cours" ? Conséquence : cette méconnaissance - à laquelle s'ajoutent les défaillances des autres investisseurs qui achètent le même titre et qui sont très largement étrangers - crée un enchevêtrement d'influences (de raisons) qui est opaque et qui apparaît donc comme accessible uniquement par le jeu, c'est-à-dire par un acte aléatoire. Mais ce n'est pas objectivement une coïncidence : c'est une coïncidence si l'on ne pense qu'à une seule ligne de conduite, celle de l'investisseur. Une fois situé dans le cadre englobant (global, intégral) de cet enchevêtrement de facteurs, il n'y a pas de coïncidence. Du moins, pas de coïncidence avérée. C'est ce qui explique la théorie de Malkiel concernant les investissements à long terme.

4.5.7 Le concept de hasard dans les théories

Échantillon bibliographique : J.P. Thomas, *Contingence*, in : D. Lecourt, *Dict. d'histoire et philosophie des sciences*, PUF, 1999, 239/240 ; 1. Gayon, *Hasard*, in : id., 475 / 477. En guise d'introduction, il convient de noter que Thomas définit le "contingent" (hasard) comme "ce qui, bien qu'existant, pourrait tout aussi bien ne pas exister". Mais ce que Gayon dit brièvement est d'une nature beaucoup plus profonde.

La **coïncidence**. Notre définition est la suivante : "Un cours, s'il implique un événement non déductible, implique le hasard". L'un des modèles les plus curieux propose une pente orientable :

"Un cap volontaire, s'il est compromis par une déviation, se rétablit (feed back). L'écart, s'il n'est en aucune façon déductible de la trajectoire, est une coïncidence". La particularité de la science du pilotage est qu'elle ne vise pas seulement l'objectif, mais aussi ses déviations récupérables. La science du pilotage est donc aussi une gestion du hasard.

A. Cournot (1801/1877 ; *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843)) définit la coïncidence comme "la connexion ou la rencontre de phénomènes qui appartiennent, en termes de causalité, à des "séquences" (runs) indépendantes". Modèle. Une personne voyage en train et meurt dans un déraillement. Le voyage est le parcours de base ; le train est le second parcours ; le déraillement montre un parcours étranger au train. Ce dernier cours perturbe le second qui perturbe le cours de base. Chaque fois parce que, comme le dit Cournot dit "rencontre". Du parcours de base, le parcours du train n'est pas déductible et de ce parcours du train, le déraillement n'est pas déductible (ce qui implique qu'il n'y a pas de prévisibilité en jeu).

Critique. E. Nagel, *The Structure of Science (Problems in the Logic of Scientific Explanation)*, Londres, 1961, est cité par Gayon cité : La définition de Cournot n'est valable que si un nombre fini et ordonné de causes détermine le cours. Or, tout événement physique est déterminé par un nombre infini de facteurs non ordonnés. Seulement - selon Nagel toujours - une expérience expose tous les facteurs d'un événement sauf un, à savoir le facteur étudié (que l'on fait varier).

Critique. Nagel oublie qu'il suffit que les défaillances en question soient indépendantes les unes des autres (quel que soit leur nombre dans l'environnement). Or, la trajectoire du train (avec sa trajectoire de déraillement) est indépendante du trajet et n'est certainement pas déductible et prévisible de ce trajet lui-même (précisément en raison de son indépendance).

La coïncidence existe tant qu'un gradient est considéré uniquement en lui-même. En revanche, il y a nécessité dès qu'un cours est situé dans une vision globale, c'est-à-dire incluant un cours perturbateur (cause de déviation), de sorte que la critique de Nagel est irresponsable.

Les trois définitions de Gayon. Il s'attarde sur trois interprétations.

1.1. Le bonheur. Aristote (*Physica* 11 : 4/6) va droit au but. Une personne creuse un puits pour planter un arbre (parcours de base) et - par "chance" - trouve une pièce de monnaie (deuxième parcours). La définition d'Aristote est la suivante : "Un parcours intentionnel (se déroulant de manière intentionnelle), s'il aboutit à un résultat inattendu, implique précisément le hasard". Il semble qu'il définisse cette notion dans une perspective de pilotage, étant entendu que la "déviation" (la pièce de monnaie) est une déviation heureuse, qui interrompt le parcours de base mais l'enrichit d'un "but" inattendu. Il fait une distinction : toute "chance" accidentelle

(ou "erreur de calcul") est un "automate", une "chance" rencontrée dans le cadre d'un parcours intentionnel est une "tuchè" (qui est donc une sorte d'automate).

Selon Gayon une telle définition est folklorique, mais elle reste courante, par exemple en biologie : une "variation" (on dit maintenant "mutation") au sein d'une espèce qui l'adapte à l'environnement est, pour cette espèce, un "coup de chance".

Note : Le concept de "sérendipité" - un butineur qui, au cours d'une enquête (cours de base), découvre une information précieuse dans un autre domaine (cours secondaire) - est une application de la définition de "sérendipité" d'Aristote. (et tuchè car, même si le butineur ne se rend pas compte à l'avance de ce qu'il va trouver latéralement, il l'apprécie tout de même comme un bonheur recherché).

1.2. Le modèle. Modèle. Quelqu'un lance un dé. La séquence de base est le mouvement du dé. Les - comme le dit Nagel d'innombrables causes qui ont leur cours physique dans et surtout autour du dé, déterminent également la chute. Ces causes ne peuvent être déduites et prédites à partir de la séquence de base considérée en elle-même. Il y a donc coïncidence à partir du cours de base en lui-même. En soi, le cours avec la chute est strictement co-déterminé par des causes même déterministes. Mais cognitivement, c'est-à-dire si l'on veut déduire du cours de base l'ensemble de la trajectoire, on n'y parvient pas car notre connaissance est lacunaire. Ainsi Gayon. Ainsi, en génétique mendélienne, l'émergence à partir de parents qui ont tous deux comme génotype Aa de descendants qui présentent comme génotype AA n'est pas déductible.

Calcul des probabilités. Gayon affirme que le calcul des probabilités offre une solution : on peut calculer la fréquence du "hasard". Mais la fréquence du hasard n'est pas simplement l'essence du hasard. C'est la déductibilité de la séquence de base qui est décisive. On déduit une fréquence, mais on ne touche pas à ce qui est fréquent.

Note : Gayon parle de la théorie quantique comme d'une violation du déterminisme. Nous y reviendrons ailleurs (cf. 4.7.6). Mais ceci : tant que, à propos des cours nécessaires - qu'ils soient purement physiques, biologiques, psychologiques, sociologiques, médicaux, économiques ou autres - on ne soulève pas l'axiome de raison, la question de l'essence du "cours nécessaire" se posera sans raison suffisante. Ce qui a ses raisons est déterminé par elles, et ce qui est déterminé par quelque chose n'est pas simplement accidentel.

2. Théoriquement non déductible. Modèle. Dans le cadre de la loi galiléenne de la chute des corps, le facteur d'accélération g n'est pas déductible. On le connaît grâce aux observations. Et g est un hasard. Mais dans le cadre de la physique newtonienne, si certaines conditions sont

remplies, g est déductible. Et donc pas une coïncidence. En ce sens, la connaissance newtonienne est prédictive. Gayon déplore que la science biologique, en particulier, soit si peu prédictive. Note : Que dire alors du cours que les sciences humaines ont pour objet ? C'est ici que nous situons le destin (sur lequel nous reviendrons dans d'autres chapitres). Le destin est le plus souvent imprévisible. Certes, tous les humains en font l'expérience. Mais, situé dans la sphère de l'axiome de raison, tout destin - aussi capricieux soit-il - a ses raisons qui le déterminent. Si ce n'est pas le cas, nous tombons dans l'irrationalisme. C'est la dernière chose qu'acceptera un esprit encore doté de "résilience".

4.5.8 Liberté et légalité

L'homme subit les lois de la réalité mais il les contrôle aussi : s'il établit que l'eau bout à 100° C, il intègre ce processus naturel dans ses objectifs et se comporte donc de manière contrôlante.

La loi. La formule d'une loi est : "Si ce qui précède, alors nécessairement ce qui suit".

L'un d'entre eux a prêté attention au contexte "si (s'est produit), alors (nécessairement)".

La **maîtrise du droit**. L'homme, s'il détermine que, si à 100° C, alors l'eau bout, découvre ses propres possibilités : il définit lui-même le "si" pour forcer le "alors" à se produire. 1) Il expérimente : il porte l'eau à 100° C pour voir si elle bout. 2. Il applique : il porte l'eau à 100° C pour se débarrasser de l'eau bouillante. On a noté la présence de 'to', sous-termes exprimant l'aspect directionnel (intentionnel) : le "si" est là pour qu'il "teste ou provoque" le "alors".

Formule de droit. 1. Sur la factualité du "si" (ici : 100° C), la loi ne se prononce pas car la formule est hypothétique. 2. Mais sur la factualité du "alors" (ici : l'eau bouillante), la formule est formelle : (si condition, alors) la conséquence nécessaire.

C. Lamont, *Freedom of Choice Affirmed*, New York, 1967, 56/96 (*Contingency and a Pluralistic World*). O.c., 60 : "Dans tout contexte "si, alors", la loi ne décide pas de l'occurrence réelle de la condition "si", mais plutôt de la certitude de la suite "alors"". L'auteur utilise le terme "coïncidence" dans deux sens.

1. L'expression pure est la suivante : "La concomitance de deux ou plusieurs processus qui ne sont pas liés les uns aux autres sous la forme d'une relation régulière de type "si, alors"". De telles lacunes peuvent être totalement nécessaires en elles-mêmes, mais leur intersection n'est pas déductible et donc pas prévisible à partir des lois qui se trouvent être à l'œuvre dans chacune de ces lacunes considérées séparément.

2. L'appliqué. La "coïncidence" est alors "hasard utile", "hasard contrôlé", si l'on veut : "hasard". Lamont cite St. Lamprecht, *The Metaphysics of Naturalism*, New York, 1967, 192f, citant. La coïncidence est souvent considérée comme une alternative au mécanisme (comprendre : interpréter l'univers comme le cours d'une machine déterminée). En fait, le hasard est un aspect corrélatif du comportement mécanique de la nature. Les lois naturelles sont contrôlables dans le "si" mais mécaniques dans le "alors".

La coïncidence comme opportunité. Lamprecht poursuit. La présence d'un hasard utile dans la nature n'est pas évidente au premier coup d'œil.

1. Une pierre tombe sur un rocher. Les choses inanimées répondent à un stimulus instantané, soyons clairs : à quelque chose de superficiel. Elles ne bénéficient pas du "si" comme cause du "alors".

2. En tant qu'êtres doués d'intelligence, les humains réagissent cependant à plus qu'un stimulus instantané. Il y voit une "opportunité", un événement utile. Il réagit au stimulus instantané en fonction de ses propres possibilités. Nous l'avons vu plus haut à propos du point d'ébullition de l'eau : le fait que l'eau, une fois à 100° C, bout est un événement instantané. Mais l'homme qui, fort de l'observation "si 100° C, alors l'eau bout", fait désormais bouillir l'eau, montre qu'il interprète la loi naturelle comme une opportunité, son opportunité, parce qu'il peut tester le processus (expérience) ou l'appliquer (technique). Il montre clairement qu'à travers le "si", il prend le contrôle et maîtrise le "alors".

Lamprecht. Les possibilités alternatives existaient dès le début de la nature, même si elles n'ont pas donné lieu à une exploitation significative avant l'apparition des créatures intelligentes. En d'autres termes, personne ne les a considérées comme des opportunités, des coïncidences (heureuses).

Note : Un gland tombe sur le sol. Il réagit différemment de la pierre qui tombe sur le même sol : il germe et grandit. S'il est piétiné, il réagit quand même de manière réfléchie : même s'il grandit de travers, il sauve sa croissance. L'écureuil voit le gland non pas comme une coïncidence instantanée, mais comme une opportunité : il le mange pour satisfaire son appétit. S'il n'a pas d'appétit, il réagit différemment. Les herbes, les brindilles ne sont pas de pures coïncidences mais lui offrent la possibilité de construire un nid avec elles. C'est comme si tout ce qui vit, à un niveau pré-humain, voyait des "opportunités" et anticipait l'homme.

4.5.9 J'aurais pu agir différemment

Bibt. st : C. Lamont, *Freedom of Choice Affirmed*, New York, 1967, 151/163 (*Regret, Crime and Insanity*). L'auteur cite R. Demos, *Human Freedom (Negative and Positive)*, in : R. Nanda Anshen *Freedom (Its Meaning)*, New York, 1940, citant : "La liberté se manifeste non

seulement dans les actes de conscience, mais elle les précède en fait. On peut être indifférent à la question de savoir si l'on agit bien ou mal. On peut négliger ses devoirs au moment de prendre des décisions. Pourtant, en décidant, on se rendra compte qu'on est libre parce que le choix de reconnaître ou non la conscience est lui-même un choix libre".

Paradoxe. "Le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas. Le mal, par contre, que je ne voudrais pas commettre, je le commets". (S. Paul, Lettre aux Romains 7 : 19). Cela conduit à dire : "J'aurais pu agir différemment". Comme le souligne I. Kant (1724/1804), l'aveu "j'aurais dû (agir différemment)" met en avant la liberté de "je pourrais mais je ne suis pas obligé".

La tentation saisit l'occasion. Dans un accès de rage, quelqu'un tue sa femme. Cette rage a son propre cours de sorte que, si on la laisse suivre son cours, elle saisit l'occasion jusqu'au meurtre. Il est dans la nature de tout tempérament ou de toute passion d'interpréter le hasard comme une opportunité. Si l'auteur de l'acte, après s'être calmé, y repense, son acte devient quelque chose de révoltant pour lui : "J'aurais dû agir différemment. Au fond, je savais que j'aurais pu agir différemment, mais je ne l'ai pas fait".

Le "je" ne saisit pas l'occasion. Le langage du regret mentionne le sous-terme "je" dans "j'aurais dû", "je savais", "je pouvais", "je n'ai pas eu le temps". En effet, le "je" a son propre parcours, régi par des présupposés autres que ceux de la dérive (la colère par exemple) tels que le respect de la vie d'autrui, le crime à éviter, le regret (le regret, le remords, le remords). Mais le cours intrusif de la colère a rencontré le cours du je consciencieux et l'a privé de son pouvoir : "je n'y suis pas venu". Cette intersection a la structure du hasard : à partir du cours normal du moi conscient, l'intrusion du cours de la colère sur celui-ci n'est pas déductible et donc imprévisible. Cela donne l'impression d'être surpris (par la passion, la rage, etc.) : l'auteur n'avait jamais pensé à tuer sa femme.

Le moi saisit l'occasion. De même que le moi, confronté à des processus causaux extérieurs à l'homme (si cause, alors nécessairement conséquence), les aborde dans leur "si" (dans l'expérience et la technique), de même le moi, confronté à des lacunes dans l'homme, peut les aborder dans leur "si" et, si le hasard le permet, saisir l'occasion de faire passer ses propres axiomes et de ralentir ainsi le cours, par exemple, d'une passion laissée à elle-même. C'est ce qu'on appelle la "maîtrise de soi", comprenez : la maîtrise de la passion. C'est la liberté (par rapport à la contrainte passionnelle, par exemple).

Le regret en tant que phénomène. W. James, *A Pluralistic World*, New York, 1925, est cité. "Si les meurtriers et les personnes indignes de confiance ne sont plus des pécheurs, alors tout regret est un non-sens théorique et une erreur (...). Que peut signifier le fait que, parce que

nous nous sommes trompés de chemin, nous nous condamnons nous-mêmes, à moins que nous ne soyons pas contraints à de telles choses et que nous aurions donc pu tout aussi bien nous tromper de chemin ? Je ne peux pas comprendre la volonté d'agir (...) séparément de la croyance que l'action peut vraiment être bonne et mauvaise. Je ne peux pas comprendre la conviction qu'un acte est mauvais sans le regretter s'il est quand même accompli. Je ne peux pas comprendre ce regret en dehors de l'existence de possibilités réelles dans ce monde". Dans un monde déterminé, de telles "possibilités", c'est-à-dire des opportunités d'intervention du moi libre dans son cours, n'existent pas.

Déterminisme. M. Schlick (1882/1936) traduit "J'aurais pu agir différemment" par "J'aurais pu, si je l'avais décidé, agir différemment mais j'aurais alors été quelqu'un avec une nature d'être différente". Comprendre : "Si j'avais été quelqu'un d'autre, j'aurais agi différemment". Le parcours du moi libre, dans le déterminisme, ne croise jamais le parcours de la nature biologique, psychique et sociale et n'existe pas en réalité : il n'y a que la nécessité naturelle. Et l'utilisation du terme "moi" repose sur une illusion : il n'y a pas de moi !

4.5.10. Ce chapitre résume.

Dans l'Antiquité, les Égyptiens et les Grecs, entre autres, ont établi une loi cosmique générale concernant le destin. Tout ce qui existe reçoit un destin sous la forme d'une dose de force vitale. Celle-ci a une structure cybernétique. Celui qui considère cela comme un axiome de vie suppose que le mal, quel qu'il soit, sera puni. Les mentalités posent des axiomes comme des "raisons" et en déduisent des inférences.

"Il fallait que ça vienne". Ou si les présages, les suites sont déductibles. Ainsi, le sens commun et la "raison historique" rendent les faits rationnellement transparents. Hegel en particulier a fait de cette raison historique un élément central : ce qui arrive est logique. Du moins si l'on dispose d'informations suffisantes sur le sujet. En l'absence de telles informations, ce qui se passe peut sembler dénué de sens. Tout ce qui a existé, existe aujourd'hui et existera toujours, Hegel l'a appelé Le tout vivant". Pour lui, déduire quelque chose, c'est montrer qu'il ne peut exister qu'en tant que partie vivante du tout.

Pour Kafka l'homme dans notre culture devient de plus en plus une chose, ce qui s'accompagne d'un profond malaise et de la question du pourquoi. Il pense que quelque chose de profond dans l'homme a dévié, ce qui se venge par une forme de désordre dans la culture. Kafka raisonne de manière réductrice : d'une culture dévoyée, il cherche la raison.

Dans le raisonnement lemmatique - analytique, un lemme ou une hypothèse est préconçu(e) et est ensuite exploré(e). On prétend ainsi que le GV était déjà GG. Cette méthode a été introduite par Platon introduit.

Une expérience sur l'investissement financier semble confirmer la théorie du hasard dans les transactions boursières, alors qu'il était traditionnellement attribué aux compétences des spécialistes de la bourse. Une autre expérience semble contredire la théorie de la coïncidence. La théorie de la coïncidence semble avoir une certaine influence. La peur de perdre joue également un rôle dans l'investissement. Les échecs pèseraient lourdement sur le plan psychologique et entraîneraient des risques plus élevés de vouloir réparer un tel échec. À travers les opérations boursières, c'est l'ensemble du monde économique qui est soumis à une certaine forme de jeu et de réaction de l'esprit. Ce qui n'enlève rien à la réflexion.

La coïncidence peut être définie comme un parcours impliquant un événement non déductible. Un cours de contrôle tente de contrôler le hasard. La coïncidence existe tant qu'une séquence est considérée en elle-même. En revanche, il y a nécessité dès qu'une séquence est située dans une vision globale, c'est-à-dire incluant une séquence perturbatrice.

Gayon réfléchit à trois interprétations du hasard. Il peut impliquer la chance, il peut être perçu comme aléatoire et il semble théoriquement non déductible. Cependant, tant que l'on ignore l'axiome de la raison, la question de la nature du parcours reste sans réponse. Tout destin a ses raisons qui le déterminent. Sinon, on tombe dans l'irrationalisme. Et c'est bien la dernière chose dont une personne veut avoir conscience.

L'homme subit les lois de la réalité mais il les contrôle aussi. Les lois parlent d'une relation "si, alors". Le "si" est là pour lui, pour tester ou provoquer le "alors". La coïncidence est donc là, d'une part, dans la concomitance de deux ou plusieurs manquements sans rapport entre eux, mais aussi sous forme de "coïncidence utile". L'homme, à travers le "si", prend le contrôle du "alors" et le maîtrise. En d'autres termes, l'homme y voit des opportunités et des coïncidences heureuses.

Décider quelque chose, que ce soit en accord avec la conscience ou non, est en soi un choix libre. Si une personne est envahie par la colère, celle-ci peut étouffer la voix de la conscience. Le moi ne saisit pas l'occasion de rendre justice à la conscience. Les choses auraient pu être faites différemment. L'homme aurait pu aborder le cours à son "si", et au "alors" laisser ses propres axiomes s'imposer au lieu de laisser un cours, par exemple, être contrôlé par une passion. C'est en se libérant de cette contrainte qu'il serait parvenu à la maîtrise de soi et à la liberté.

Voilà pour cet échantillon de pensée déductive et réductrice.